

Le dur destin d'un livre

David Lonergan

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lonergan, D. (2008). Le dur destin d'un livre. *Liaison*, (139), 16–17.

Le dur destin d'un livre

DAVID LONERGAN

DEPUIS LES ANNÉES 1970, de nombreuses maisons d'édition ont vu le jour ailleurs que dans les métropoles. Au Canada, les trois grandes régions francophones hors-Québec ont vu différentes maisons naître, se développer et, rarement mais parfois tout de même, fermer.

À quels besoins ces maisons répondent-elles? Font-elles œuvre littéraire ou œuvre sociale? Ou jouent-elles ces deux rôles? Les œuvres qu'elles publient auraient-elles été publiées chez un éditeur de la métropole française du Canada? En est-il de même pour la musique populaire, les arts visuels et le théâtre?

Qu'est-ce qui me pousse, moi auteur, à vouloir publier dans ma province ou dans ma région (car le problème se pose également pour les régions excentriques du Québec) plutôt qu'à Montréal? Et, à l'opposé, pourquoi chercher à publier à Montréal? Là, encore, ce questionnement est valable pour tous les artistes quel que soit leur art.

Dans *Le littéraire et le social*, Robert Escarpit écrit ce qui suit: «Le produit littéraire est le résultat d'une série de sélections opérées par divers filtres sociaux, économiques et culturels dans les projets que les écrivains ont menés jusqu'au stade de l'écriture» (p. 32).

Les différentes entreprises culturelles «hors métropole» sont issues de la volonté d'un certain nombre de citoyens, qui pouvaient être aussi des artistes, de doter leur province ou leur région d'outils qui permettraient aux artistes de ces milieux de «rencontrer» les gens de ces mêmes milieux. À l'inverse, certains «amateurs» d'art, certains professeurs éprouvaient le besoin de «découvrir» des œuvres qui seraient plus proches d'eux.

Maisons d'édition, galeries d'art, troupes de théâtre, salles de spectacles, événements, puis regroupements d'artistes et de diffuseurs sont venus répondre à ce double besoin. Durant les premières années, on a produit, on a créé, on a fêté cette nouvelle parole (au sens large) qui offrait une correspondance avec ce vécu ignoré par la métropole. Puis le temps a passé, la douce folie s'est assagie, l'organisation a succédé à la spontanéité.

Un peu plus de trente ans plus tard, qu'en est-il de toute cette production? A-t-on mis au point ces «filtres» dont parle Escarpit?

Je vis en Acadie et je connais bien la production des artistes de ma région. Les échos que j'entends de l'Ouest

sont lointains, ceux de l'Ontario peut-être un peu plus forts. Est-ce dû à l'éloignement, à l'absence de médias nationaux, ou tout simplement au fait que la plupart des artistes ne peuvent avoir qu'une portée régionale? Ou est-ce parce que, comme il y a beaucoup plus de Francophones en Ontario qu'ailleurs et que la production d'œuvres y est plus forte, plus diversifiée et plus grande en nombre, cette production donnera naissance à davantage d'œuvres qui déborderont leur région? La loi du nombre est-elle un absolu dans ce domaine?

Chaque année, il se publie au Québec environ 1 800 ouvrages en «langue et littérature», tous genres et toutes clientèles confondues (Statistiques du Québec, 2005). Si on applique le même ratio à l'Acadie (300 000 habitants répartis dans les quatre provinces de l'Atlantique), on devrait s'attendre à 70 œuvres par année, ce qui est approximativement le cas.

Si je me fie à la production artistique acadienne, je me dois de constater qu'une faible partie seulement rayonne ailleurs. Pour une France Daigle, un Serge Patrice Thibodeau, un Herménégilde Chiasson, combien y a-t-il de romanciers et de poètes publiés dont les œuvres n'ont eu aucun impact ailleurs? Est-ce un sort mérité? D'un autre côté, combien d'auteurs québécois font-ils leur marque au Québec?

Plusieurs auteurs choisissent d'être publiés au Québec. En Acadie, France Daigle, Antonine Maillet, Jacques Savoie, Claude LeBouthillier, Fredric Gary Comeau et Herménégilde Chiasson sont ou ont été de ce nombre. Il en est de même en Ontario, mais sans doute à un degré moindre compte tenu de la vitalité des maisons ontariennes. Le fait que, par exemple, Antonio D'Alfonso, Daniel Castillo Durante, Philippe Porée-Kurrer et Patrice Desbiens aient été publiés au Québec a-t-il eu un effet sur la renommée de leurs œuvres?

Certains disent qu'il se publie trop de livres. Il est vrai qu'il est aujourd'hui impossible de lire toute la production canadienne-française et québécoise. Même la petite production acadienne finit par poser un problème de temps. Que dire alors de l'ontarienne? Il faut donc choisir, donc éliminer. C'est là que les «filtres» interviennent.

Il y a celui des éditeurs qui sélectionnent quelques titres parmi les trop nombreux manuscrits qui leur parviennent,

avec le bémol que plus la maison est renommée, plus elle attirera de manuscrits et donc plus elle disposera de choix. Il y a celui des journalistes qui présenteront certains auteurs à l'occasion du lancement de leur livre ou d'un événement et celui des critiques qui ne retiennent que quelques livres parmi ceux qu'ils reçoivent. Et il y a enfin celui du lecteur qui achètera ou empruntera quelques livres par année. On peut élargir ce raisonnement à tous les arts. Ce qui dans un milieu excentrique pose deux beaux problèmes : y a-t-il dans ce milieu un média qui ait la volonté de couvrir la culture ? Et dans ce média, y a-t-il un ou des critiques qui jouent ce rôle ? (Même quand ces conditions sont réunies, c'est insuffisant. Ainsi, *Liaison* qui est le seul périodique à couvrir la culture canadienne-française, a publié en 2007 des critiques sur 26 des (combien de ?) livres publiés par des « Canadiens français »...)

La maison d'édition peut influencer sur ma décision de choisir un livre. La couverture de presse aussi : il me faut savoir que le livre existe pour que je puisse le choisir, surtout si je ne suis pas un « grand » lecteur.

Et puis, il y a le sujet du livre.

Comme auteur, je m'inscris dans un milieu, ce qui ne signifie pas automatiquement que ce milieu soit ma source d'inspiration. Mais il se peut que ce milieu fonde mon œuvre, ce qui est le cas d'à peu près tous les auteurs acadiens, mais pas nécessairement celui des Ontariens qui peuvent arriver de divers horizons et fonder sur leur milieu d'origine leurs ouvrages ; d'autres peuvent tout simplement faire leur d'autres préoccupations. On ne peut donc pas réduire la littérature canadienne-française à la question identitaire. Pas plus que les autres littératures d'ailleurs. L'éditeur ne peut donc pas automatiquement tabler sur l'identification pour susciter l'intérêt du lecteur, ce qui, dans les années 1970, était un argument de poids. Il doit plutôt se fonder sur la valeur littéraire de l'œuvre.

Or, écrit Robert Escarpit, « le seul jeu économique élimine en un an près de 90% des œuvres publiées. Ce qui reste subit une deuxième élimination du même ordre de la part des groupes leaders de l'opinion littéraire, essentiellement la critique et l'université. Vingt ans après leur parution 1% des œuvres sont devenues des « classiques » et sont inscrites sur une liste *ne variatur* qui constitue le stéréotype de la culture littéraire, ce qu'on appelle en fait « la littérature » à l'université » (*Le littéraire et le social*, p. 36). Il écrivait cela en 1970 ; aujourd'hui, on peut se demander s'il resterait le même pourcentage de classiques : l'augmentation de la production n'entraîne pas automatiquement son maintien.

Mais, pour l'éditeur, la préoccupation est moins de créer des classiques que de réussir à vendre ses publications, conscient qu'il est (je l'espère) que l'immense majorité de ses titres ne seront jamais des classiques. Par contre, à ces classiques « universels » répondent des classiques « régionaux ». Ainsi pour le Québec par rapport à la France, ainsi pour le Canada français par rapport au Québec. La Bibliothèque canadienne-française n'a pas d'autre objectif. Tant mieux si certains de ses classiques deviennent des classiques canadiens tout court, en souhaitant que les Québécois les intégreront à leur corpus (après tout ne sommes-nous pas tous des Canadiens ?).

On a répondu aux grandes questions posées lors de l'époque des fondations par l'action : il y avait des auteurs sans éditeur, il y avait des lecteurs qui ne trouvaient pas dans la production existante ce qu'ils cherchaient. Toute l'émergence et tout le développement des infrastructures culturelles sont dans ce simple constat. Puis le temps a passé. Aujourd'hui, les maisons canadiennes-françaises ont dépassé le stade artisanal, sans pour autant constituer une véritable industrie. Le Regroupement des éditeurs canadiens-français réunit trois éditeurs acadiens, huit éditeurs ontariens et trois éditeurs de l'Ouest, mais la vitalité de chacune de ces maisons repose toujours sur la passion de ses artisans. Pour le mieux, mais aussi au prix d'une certaine fragilité.

Cette chronique, qui reviendra à tous les deux numéros de *Liaison*, se veut une exploration du monde des arts dans ses structures, dans ses créations, dans les questions qu'il pose et dans les moyens que nous mettons en œuvre pour mieux servir nos populations, nous qui sommes loin les uns des autres, séparés pour ne pas dire isolés dans nos provinces respectives. Si j'ai posé plus de questions que je n'ai offert de réponses, c'est peut-être parce qu'il y a plus de questions que de réponses. ■

David Lonergan enseigne le journalisme à l'Université de Moncton et tient une chronique hebdomadaire sur la production culturelle acadienne dans le quotidien L'Acadie Nouvelle.

ÉTUDIER EN FRANÇAIS?



L'Université Laurentienne offre toute une gamme de programmes d'études de langue française. Nous offrons aussi 15 programmes de maîtrise ainsi que six doctorats. Avec un généreux fonds de bourse, nous offrons à nos étudiants les moyens de partir du bon pied.

En deuxième année de son programme de sages-femmes, **Christine Bénard** est allée au Burkina Faso en Afrique de l'Ouest pour participer à une tournée intensive d'un pays en voie de développement.



Université **Laurentienne**
Laurentian University

Apprendre, naturellement.

SUDBURY ONTARIO CANADA
1 800 461 4030
www.laurentienne.ca